

NOUVELLES D'EUROPE.

France.

Rien de définitif n'annonce encore la fin de l'ère républicaine. Les partis sur les quels avait compté la réaction se divisent au lieu de s'unir. Dernièrement M. Berryer déclara...

Parmi les projets de révision de la constitution, il en est un (celui de M. Crétion) qui a causé beaucoup d'effervescence. M. Crétion n'a fait que demander un appel sincère au pays. Voici le texte de sa proposition...

Art. 1er. L'Assemblée émet le vœu qu'à l'expiration de la législature, une Assemblée constituante soit convoquée à l'effet de procéder à la révision totale de la constitution de 1848.

Art. 2. En émettant le vœu de révision totale, l'Assemblée législative entend que les pouvoirs de l'Assemblée de révision soient illimités, et que cette Assemblée établira définitivement les bases du gouvernement et de l'administration du pays.

En conséquence, l'Assemblée nationale constituante sera d'abord appelée à statuer entre la République ou la Monarchie.

Art. 3. Dans le cas où la République serait confirmée, l'Assemblée décidera si le pouvoir législatif doit être délégué à deux Assemblées, et si le chef du pouvoir exécutif ne doit pas être élu par les deux Assemblées réunies.

Art. 4. Dans le cas où la Monarchie serait adoptée, l'Assemblée rédige et promulguera une charte constitutionnelle, dont l'observation devra être jurée par le chef de l'Etat, à son avènement au trône.

L'Assemblée procédera, dans la plénitude des pouvoirs qui lui auront été délégués par le peuple français, à la désignation de la personne qui sera revêtue du pouvoir monarchique pour le transmettre héréditairement.

Suivant un journal de Paris, la Commission sur la révision aurait eu devant elle plusieurs propositions différentes. Une proposition vague et indéterminée de M. le duc de Broglie; une proposition élyséenne constitutionnelle, celle de M. Payer; une proposition élyséenne inconstitutionnelle, celle de M. Laroche; et une proposition orléaniste, celle de M. Crétion.

Le 1er de juin, le comité central démocratique européen a publié un manifeste daté de Londres et signé par MM. Ledru-Rollin, A. Dumas, J. Mazzini et A. Ruge. Le comité se propose d'universer la démocratie et il veut commencer par refaire la carte de l'Europe.

Après le 2 juillet, le général Cavaignac n'hésita pas à tirer l'épée dans le cas où Louis-Napoléon voudrait prolonger ses pouvoirs au détriment de la constitution.

M. de Tocqueville, paraît-il, désespère de la possibilité d'une coalition satisfaisante; il le dit. Si la constitution ne peut pas être révisée légalement, la seule chose à faire pour l'Assemblée, c'est de faire la loi (dit la dépêche télégraphique).

Le ministre de l'intérieur, M. Léon Faucher, a caractérisé par le mot abominable un discours de M. Leholletier qui l'avait attaqué, et a défendu les insurrections de Lyon en 1831 et 1836. Toute la gauche s'est levée vers la tribune et a nommé M. Faucher de voies de fait. Les membres de la droite se sont portés à son secours et une mêlée sérieuse s'en est suivie.

C'est là le prélude d'une longue série de troubles. L'Assemblée ne cesse de recevoir des pétitions révisionnistes. Les Bonapartistes élèvent à deux millions le nombre des signatures qui conviennent ces pétitions; les rouges, au contraire, les évaluent à 700,000.

Le procureur de la république a fait saisir à la librairie démocratique et sociale européenne une brochure ayant pour titre: Le Républicain des Campagnes, dont les auteurs sont: Eugène Sue, Félix Piat, Schœlcher, Joigneaux et Pierre Dupont.

Biographie du P. Joseph Bressani.

RELATION ABRÉGÉE, ETC., ETC., ETC.

(Voir le numéro du 20, 27 juin et du 4 juillet.)

(Suite et fin de la Biographie.)

Us prièrent ainsi pendant 3 heures, dit le P. Ragueneau, et avec une élocution aussi puissante pour nous fléchir, que l'art des orateurs avait pu en inspirer au milieu de la France. En terminant, ils jetèrent à terre 10 colliers, comme leur dernière et leur plus

pressante parole, et ils ajoutèrent: "C'est la voix de nos femmes et de nos enfants qui vous offrent le peu qui leur reste dans leur misère. Vous savez combien nous estimons ces colliers, nous estimons bien plus encore la foi.

"Ils feront revivre en vos personnes le zèle et le nom d'Echon (le P. de Brecheuf). Il a été le premier apôtre de notre pays, et il est mort pour nous assister. Vous ne refuserez pas vous aussi de mourir avec nous, puisque nous voulons mourir chrétiens.

Les Missionnaires aspirèrent, sans peine, à de si justes demandes. Ils étaient prêts à suivre leurs néophytes, partout où pourrait les conduire l'instinct de leur conservation, et à se diviser même, s'il le fallait, pour ne pas les laisser privés des secours spirituels, seules consolations au milieu de tant d'infortunes.

Le P. Bressani suivit ses confrères dans l'île St. Joseph, et il fut avant son départ de Ste. Marie, témoin comme eux d'une scène déchirante. Voici comment la raconte un des missionnaires avec une touchante simplicité. "Il nous fallut quitter cette ancienne demeure, ces édifices qui quoique pauvres paraissaient des chefs-d'œuvre de l'art aux yeux de nos pauvres Sauvages, et ces terres cultivées qui nous promettaient une riche moisson. Il nous fallut abandonner ce lieu que je puis appeler notre seconde patrie et nos délices innocentes, puisqu'il avait été le berceau du christianisme et que là était la maison de Dieu et l'asile des serviteurs de Jésus Christ.

"Dans la crainte que nos ennemis si impies ne profanassent ce lieu de sainteté, et n'en tirassent avantage, nous y mîmes le feu, et ce ne fut pas sans verser des larmes que nous vîmes brûler, en moins d'une heure, nos travaux de neuf et dix années. (1)

Les Missionnaires et les autres Français abordèrent heureusement au rivage désiré, le 15 Juin 1649, après avoir voyagé toute la nuit, sur un radeau qu'ils avaient construit eux-mêmes. En peu de temps, 300 familles, tristement débris d'un vaste naufrage, furent recueillies sur cette terre hospitalière, où la religion les entourait de ses consolations et de ses sollicitudes. Les missionnaires choisirent aussitôt un lieu favorable sur la côte méridionale de l'île, par où pouvait s'opérer l'invasion ennemie, et ils y tracèrent un fort régulier flanqué de 4 bastions. Son mur en pierre haut de 12 pieds, ses nombreuses meurtrières, son fossé profond, le rendaient facile à défendre, et quelques redoutes détachées jetées sur les principaux points environnants, servirent à couvrir, et à mettre à l'abri d'un premier coup de main, le village Huron, qui n'avait pas pu être enlevé dans l'enceinte.

Toutes ces mesures efficaces, pour le moment du moins, contre l'ennemi du dehors, ne pouvaient rien contre un fléau plus terrible encore. La famine commençait à faire au milieu d'eux d'horribles ravages. Pendant tout l'été la crainte des trois fois leur avait interdit presque entièrement la chasse et la pêche; ils n'avaient eu pour se nourrir que des racines et des fruits, et quelques provisions que la prévoyance des Missionnaires avait eu ménager. L'hiver si rigoureux déjà dans ces contrées, allait leur enlever leurs dernières ressources.

L'horizon s'assombrissait chaque jour d'avantage. La mort s'emparait des assaillir en même temps de tous côtés. Toute leur espérance était dans les secours qui pouvaient leur venir de Québec où la nouvelle de leurs premiers malheurs était déjà parvenue; et le nouveau Gouverneur M. D'Aillebault se hâta de leur envoyer quelques soldats. Malheureusement ces ressources étaient très bornées, car la mère patrie déchirée par les factions était trop occupée par ses discussions intestines, pour s'occuper activement de ces besoins lointains.

Cependant la position de cette nation infortunée devenait si critique, que le supérieur de la mission crut nécessaire de dépêcher à Québec un de ses Missionnaires, pour la faire connaître parfaitement. Il jeta encore les yeux sur le P. Bressani regardé avec raison comme aguerri à ces sortes d'épreuves. Il ne recula pas devant cette nouvelle mission, que l'état général du pays rendait néanmoins plus périlleuse que jamais. Il descendit au mois de septembre 1649, avec quelques Français qui avaient été dans ces contrées, pour le commerce, et il arriva heureusement à Québec.

Le P. Bressani expose en vain le triste état où était réduite cette Mission. La colonie était dans l'impuissance de la secourir. Il le comprit, et pour ne pas prolonger inutilement son absence au moment où il savait ses frères et leurs néophytes dans les plus grandes perplexités, il reprit généreusement, dix jours après, le chemin de sa Mission. Un soldat courageux et digne de se trouver sur le champ de bataille, à l'honneur le plus critique du danger. S'il ne pouvait pas leur apporter de secours, il voulait du moins partager leur sort, et mourir, s'il le fallait, avec eux. Il y eut dans cette détermination héroïque un acte sublime de charité et de dévouement digne d'un grand âme.

La divine Providence se contenta de cette admirable disposition de son cœur, et ne lui permit pas de réaliser son projet. En effet, étant parti des Trois-Rivières le 3 octobre, avec quelques Hurons dans quatre canots, ceux-ci le forcèrent de rebrousser chemin à la Rivière des Prairies (2). Ils ne se trouvaient sans doute pas en nombre suffisant pour se hasarder à cette époque dans cette route périlleuse.

(1) On voit encore aujourd'hui les ruines de cette Mission à l'entrée de la petite rivière Wye qui se jette dans le lac Huron près de Penetanguishen. (2) On lit dans une des anciennes Relations du Canada (1639-40), que le nom de cette rivière vient d'un Français nommé Des Prairies. Chargé de conduire un barque au Saint-Louis, où l'on fit pendant quelque temps la traite avec les Sauvages, il se trompa à la pointe de l'île de Montréal. Étant entré dans la rivière qui est au nord, il la parcourut inutilement et fut obligé de rebrousser chemin après lui avoir laissé son nom.

Le P. Bressani ne trouva plus d'occasion pour remonter aux Hurons et les mauvais temps de l'automne lui fermèrent d'ailleurs les chemins; mais cet ouvrage infatigable ne resta pas dans l'oisiveté au milieu de la colonie. Un manuscrit contemporain nous apprend qu'il prêcha l'hiver à Québec cette année-là, et que le carême suivant il fut encore chargé de la prédication les dimanches, les mercredis et les vendredis de chaque semaine dans l'église paroissiale.

Les nouvelles sinistres qui arrivaient encore de temps en temps de la mission huronne, causaient à Québec de vives inquiétudes, et affligeaient tous les cœurs. Le P. Bressani eut sans doute alors l'initiative dans le projet si généreux que formèrent les missionnaires d'appeler au centre de la colonie les plus fervents de ces néophytes malheureux, afin de les soustraire à la destruction générale. Nous voyons en effet par le journal du Rév. P. Jér. Lalemant, qu'il prépara à la consulte importante, tenue par les Jésuites de Québec à ce sujet, dans le mois d'avril 1650. Ils mirent en question s'ils devaient loger les Hurons, et leur donner place sur leurs terres de Beauport. Tous les Pères approuvèrent ce projet, et consentirent généralement à une dépense annuelle de 500 écus pour son exécution, jusqu'à ce que ces Sauvages pussent se soutenir par eux-mêmes.

Cette décision comba de joie le P. Bressani, et il voulut en porter lui-même la nouvelle à ses néophytes. Vingt hommes qui avaient hiverné à Québec et une trentaine de Français destinés à protéger cette expédition et leurs compatriotes chez les Hurons, s'embarquèrent avec lui dans 23 canots. Ils quittèrent Montréal le 15 juin.

Arrivés sans mauvaise rencontre à 20 lieues environ au dessus de Montréal, ils mirent pied à terre sur le bord de la rivière des Outaouas qu'ils remontaient, et se préparèrent à y passer la nuit. Leur première occupation fut selon leur coutume d'allumer les feux pour pourvoir au feu et à la fumée des marquois qui viendraient troubler leur repos.

Près de là étaient embusqués 10 Iroquois qui, avec une constance digne d'une meilleure cause, avaient eu le courage de passer l'hiver dans ces affreuses solitudes glacées dans l'espérance de surprendre les premiers voyageurs qui essaieraient au printemps de remonter l'Outaoua. Ils découvrirent les feux des Hurons, c'était toujours dans ces contrées le premier indice certain de la présence de quelques êtres humains, amis ou ennemis. Ils s'approchèrent avec toutes les précautions possibles, et bientôt ils ont reconnu l'ennemi et acquis la certitude de la supériorité de ses forces. Leur plan est aussitôt formé; la ruse et l'audace vont suppléer à leur nombre.

Dans le silence de la nuit, ils s'avancèrent vers le campement huron. Quand ils ont acquis la certitude que les voyageurs fatigués, sont tous plongés dans un profond sommeil, ils pénètrent jusqu'à eux, à la leur des feux à demi éteints, ils choisissent leur victimes. Au signal donné, ils frappent tous en même temps, et sept Hurons périssent sous les premiers coups.

Le P. Bressani s'éveilla en même temps, et mesura de suite la grandeur du danger. Son cri aux armes mit en un instant tout le camp sur pied. Le Missionnaire fut sans doute reconnu alors, car les ennemis décochèrent sur lui trois flèches qui, l'atteignirent à la tête. Ses blessures le couvrirent de sang; mais heureusement elles n'étaient pas mortelles et ne l'empêchèrent pas de secourir ses compagnons ou de les diriger. La lutte ne resta plus longtemps indéfinie. Les Iroquois cernés de toute part, n'avaient aucun moyen de retraite. Ils se défendirent en furieux. Six d'entre eux périrent dans le combat. Deux furent faits prisonniers, et les deux autres s'échappèrent au milieu de la confusion. Parmi les Hurons qui reçurent la mort les premiers se trouvait le brave et fervent Jean-Baptiste Atironta. Longtemps avant son baptême, il avait protégé les Missionnaires dans sa patrie et il leur avait donné asile dans sa cabane. Il était devenu le fameux Atironta qui rendit tant de services aux premiers Missionnaires chez les Hurons.

Cette victoire donna un nouveau courage aux voyageurs, et ils poursuivirent leur route, mais ils marchèrent avec plus de précautions pour éviter toute surprise. A milieu de leur voyage, ils eurent encore un moment de bien vives alarmes. L'avant-garde aperçut au loin une bande de guerriers. Elle se replia précipitamment sur le gros de la colonne, et chacun se disposa au combat. Tous s'avancèrent en bon ordre, prêts à tenir tête à l'ennemi. De l'autre côté on avait en la même alerte, et on marcha avec la même tranquillité. Mais bientôt les deux troupes se rencontrèrent. Le P. Bressani venait de reconnaître le P. Ragueneau et des néophytes. Cette troupe de chrétiens Hurons était composée de près de 300 personnes de tout âge et de tout sexe, qui chassées de leur patrie venaient se jeter entre les bras des Français, pour leur demander asile et protection. Tous ensemble ils se mirent à bénir Dieu de l'heureuse rencontre.

Cependant le P. Ragueneau jugeant le voyage du P. Bressani inutile, puisque la Mission Huronne était détruite, le ramena avec ses compagnons dans la colonie.

Ils arrivèrent à Québec le 29 juillet, 1650. Tous les Missionnaires Hurons, revenus successivement, se trouvèrent bientôt réunis dans cette ville; mais le triste état des ressources de la colonie, mit le Supérieur de ces Missions dans la nécessité d'en renvoyer plusieurs en Europe. Le P. Bressani fut de ce nombre. Sa santé d'ailleurs n'avait tant souffert de ses dernières fatigues qu'on le crut incapable dorénavant de mener la vie pénible des Missionnaires du Canada. L'air naturel pouvait seul rétablir un peu ses forces épuisées. Ce ne fut pas le moindre des sacrifices

qu'ent à faire ce cœur apostolique quand il fallut abandonner cette patrie adoptive, arroser de ses sueurs et de son sang, et dire adieu, sans doute pour toujours, à ses chers néophytes. Mais une vie d'obéissance ne choisit pas ses sacrifices et le saint Missionnaire offrit généreusement celui-ci à son Dieu.

Le P. Bressani s'embarqua le 1er novembre, et retourna en Italie. Sa santé se remit peu à peu, et le Seigneur lui donna encore assez de forces pour travailler comme Missionnaire pendant de longues années. Il prêcha avec un très-grand fruit dans les principales villes d'Italie, et ses succès étaient bien moins dus à son élocution, qu'à sa qualité de confesseur de la foi au milieu des barbares, et aux glorieuses cicatrices dont il émit couvert. Il pouvait dire en toute vérité, comme l'Apôtre: J'ai empreints sur mon corps les stigmates de Jésus Christ. (Gal. 6. 17.)

Dans ses dernières années, il se retira à Florence dans la maison des Noviciats, où il mourut, plein de jours et de mérites, le 9 septembre 1672.

Pour faire connaître en Italie les Missions du Canada, il employa ses loisirs à publier l'histoire abrégée des Missions des Hurons, que nous reproduisons aujourd'hui en français.

Noms des Instituteurs qui ont subi leur examen devant les Bureaux d'Examineurs, mardi, le Trois Juin dernier, et qui ont reçu des Diplômes:

DISTRICT DE MONTREAL. BUREAU CATHOLIQUE— ECOLES-MODELES: Isaac Giroux, Eugène Talham, Dom. St. Cyr.

ECOLE ELEMENTAIRE: Aug. Cadot, Abraham D'Aulaire, Samuel Gendron, Joseph Bernier, D. Bourbonnière, F. X. David.

BUREAU PROTESTANT— ECOLES ELEMENTAIRES: Wm. Thompson, Th. Payne, Wm. Starke, Wm. Mackay, Sam. Henry, Wm. Colgan.

DISTRICT DE QUEBEC. BUREAU CATHOLIQUE— ACADÉMIE: F. X. Toussaint, F. Marquette, P. E. Juneau.

ECOLE-MODELE. C. Dion. ECOLES ELEMENTAIRES: M. Roy dit Desjardins, C. Peitgreav, J. B. Belanger, J. B. Saucier, Th. Tremblay, J. B. MEILLEUR, S. E.

Bureau de l'Éducation, Est, Montréal, 28 Juin, 1851.

NAISSANCE.

Aux Trois-Rivières, le 23 ult., la Dame de E. Hart, écrivain, une fille. A Ste. Thérèse de Blainville, le 26 ult., la Dame de G. H. Monk, écrivain, un fils. A Toronto, le 29 ult., la Dame de J. P. Leprohon, écrivain, avocat, une fille.

DECES.

Le 29 ult., à l'âge de 25 ans et 8 mois à Ste. Ursule, où elle était allée voir son époux malade, Dame Marie-Anne Mathilde, épouse de W. O. Dunn, M. D., maire pour le comté de Vaudreuil, et fille de G. Beaudet, écrivain, du Côteau du Lac.

À la Rivière St. Charles, près Québec, le 4 du courant, Dame Marie-Louise Oliva, épouse de l'honorable Louis Panet, âgée de cinquante-quatre ans.

Au Fort Pierre sur le Haut Missoury, M. Jos. Desautels, à l'âge de 33 ans. Ce monsieur est mort le 15 novembre dernier, à son retour de Montréal, où il vint l'été dernier voir sa famille, après une absence de quinze années. M. Jos. Kipp, son oncle, qui l'accompagnait et M. A. Picotti, avantageusement connu, qui l'a reçu à son fort, lui prodiguèrent tous les soins possibles, mais en vain. Il était gardien du Fort Clark sur le Missoury, l'un des postes sauvages de la compagnie américaine des pelleteries, et l'un des meilleurs chasseurs de la vallée du Saint-Laurent. Le Rév. Père de Smet, missionnaire, parle avantageusement de M. Desautels, dans la relation de ses voyages chez les tribus sauvages des montagnes rocheuses.

En cette ville, le 23 ult., chez son gendre, J. B. Vincent, écrivain, Dame Marie-Anne Kingsbury, épouse de M. F. N. Lanthier, bourgeois, à l'âge de 68 ans et 1 mois. Née à St. Hyacinthe, d'une mère catholique qu'elle n'eut jamais le bonheur de connaître, et d'un père appartenant à une croyance différente; elle eut, cependant, le précieux avantage et l'inappréciable bonheur de recevoir son éducation dans un couvent de cette ville. Douée d'un caractère doux, d'une âme sensible et de toutes les saines dispositions du cœur, elle fut, comme par un miracle, captivée la bienveillance de ses instituteurs et s'attacha l'amitié de ses coo, agues. Ce ne fut qu'à l'âge de 14 ans, qu'elle fut réglée et dans les deux années suivantes, qu'elle fut reçue dans le giron de l'église. Dès lors, sa piété et sa ferveur ne se démentirent jamais. Ne vivant pour ainsi dire, dans ce monde, que comme n'y étant point, elle s'occupait constamment elle-même, pour s'occuper de ses pauvres et de ses malheureux, ou pour se donner tout à sa famille. Non, jamais malheureuse ne fut rebâté quand il frappa à sa porte. Non, seulement elle lui donna du pain mais encore elle mérita ses larmes au jour de sa mort. On, souffrit et manqua de nécessaire on tout n'a été, pour elle, des titres à sa générosité et à son charité à sa libéralité. Passer un jour sans essuyer une larme; sans consolier un malheureux, était un jour perdu et compté comme inutile pour le ciel. Mais, si les malheureux ne trouvaient point de bonne dans son ardeur charité, elle sut aussi donner à son époux et à ses chers enfants les soins et l'attention qu'elle leur devait. Aussi sa prévenance la faisait chérir de l'un et sa bonté la faisait aimer des autres.

À si vous doutez de la vérité, vous qui n'avez pas eu l'avantage de la connaître, adressez-vous à ceux qui la pleurent aujourd'hui, et les larmes vous en diront plus que toute manière plus éloquent que je ne saurais jamais le faire. Aussi Dieu s'est plu à verser sur elle et sur sa famille, ses plus abondantes bénédictions. En effet, jamais famille ne fut plus unie, ni ne s'aima plus sincèrement. Mme. Lanthier a succombé à la suite d'une maladie qui l'a retenue au lit pendant plusieurs années. Durant ce laps de temps, elle a souffert avec une patience et une résignation de Dieu tout en étant, à sa famille, un exemple de son lit de douleur. Sa fin a été celle de ceux qui voient dans la mort, le terme des mérites de cette vie et le commencement des félicités éternelles. Mme. Lanthier laisse une famille inconsolable et plongée dans un deuil profond, des amis et des pauvres qui la pleureront et qui s'entreveront longtemps. (Communiqué.)

ANNONCES.

COLLEGE DE ST. HYACINTHE. LA Distribution Solennelle des PRIX aura lieu au Collège de St. Hyacinthe, jeudi, le 17 du mois présent, à 10 h. A. M. Les VACANCES seront données le même jour. Un train spécial de CHARS du chemin de fer, quittera le dit jour LONGUEUIL à 7 h. A. M. et St. HYACINTHE à 8 h. P. M. St. Hyacinthe 4 Juillet 1851.

GYMNASE ET ACADEMIE D'ARMES Tenus par M. Rev. Rue Notre-Dame, 49. Montréal, 4 Juillet 1851.

AVIS. UN MAITRE D'ÉCOLE, sachant bien le FRANÇAIS ET L'ANGLAIS et muni de bons certificats, donnera une place d'élève à St. GENEVIEVE. Pour plus amples informations, s'adresser à M. LEBLANC, rue de cette paroisse. Montréal, 4 Juillet 1851.

SEMINAIRE STE. THERESE. LES examens publics du P. Séminaire de Ste. Thérèse ont lieu les 8, 9, et 10 de Juillet prochain. Les danses du matin commenceront à 9 heures, celles du soir à 11 heures.—Les parents des élèves et les amis de l'éducation sont priés d'y assister. L'Éminence Ste. Thérèse, Juin 1851.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION. LES exercices littéraires du Collège de l'Assomption commenceront le vingt-un du courant à HUIT heures du matin et se termineront le vingt-trois à midi par la distribution des prix. Les parents des enfants et les amis de l'éducation y sont spécialement invités. Les vacances commenceront immédiatement après la distribution des prix, et se termineront le 8 SEPTEMBRE prochain. Tous les ÉCOLIERS anciens et nouveaux pour qui on aura retenu des places, sont priés de se rendre ponctuellement pour l'ouverture des CLASSES qui aura lieu le DIX-SEPT au matin. On croit devoir avertir aussi qu'aucun ÉCOLIER ne sera reçu sans payer le PREMIER QUARTIER en entrant, et que ceux qui ne seront point rendus pour l'ouverture des CLASSES, seront censés ne pas venir. J. BTE. DUPUY, Ptre. Collège de l'Assomption, 1er. Juillet 1851.

COLLEGE DE CHAMBLY. L'EXAMEN Public du Collège de Chambly aura lieu le 22 et le 23 du courant.—Il sera immédiatement suivi de la distribution solennelle des prix. Tous les parents des élèves ainsi que les amis de l'éducation, sont priés d'y assister. La rentrée des élèves est fixée au MERCREDI SEPT SEPTEMBRE prochain. F. I. LAHAYE, Ptre. P. G. C. C. Chambly, 1er. Juillet 1851.

COLLEGE DE RIGAUD. L'EXAMEN Public du Collège de Rigaud aura lieu le 17 du courant. Il sera suivi de la distribution solennelle des prix. Tous les parents des élèves, ainsi que les amis de l'éducation, sont priés d'y assister. L. G. LANGLOIS C. S. V. Directeur. Rigaud, 1er. Juillet 1851.

AUX COMMISSAIRES D'ÉCOLES. LIVRES POUR RÉCOMPENSES. PRIX, ETC. Le Soussigné vient de recevoir un splendide assortiment de LIVRES, à retours ornements, en or, etc., contenant des gravures et propres à être distribués à titre de récompenses, aux examens scolaires. Il en disposera à des prix très réduits. J. BTE. ROLLAND. Montréal, 28 Juin 1851.

J. J. E. BIBAUD, AVOCAT. Petite rue St. Jacques, No. 37. Montréal, 24 Juin 1851.

REPERTOIRE DE L'ORGANISTE OU RECUEIL DE CHANT GREGORINE A l'usage des Églises du Canada.

CONTEANT: LES MESSES DE GRADUEL, tous les HYMNES ET PROSES, les HYMNES ET ANTIENNES en l'honneur de la Ste. Vierge, sur les AIRS anciens et nouveaux, aussi tous les TONS ou PROCESSIONNELS sur les AIRS ANCIENS et les NOUVEAUX avec toutes les DIFFÉRENTES FINALES; LES MESSES DES MORTS la prose DIES IRÆ et le LIBERA, tous que les douze le Professionnal, et arrangés en musique pour le chant et l'accompagnement. Ce recueil, après avoir été soigneusement examiné, a été honoré de l'approbation de S. G. MONSIEUR l'Évêque de Montréal. Il est maintenant sous presse, et paraîtra sous format in-folio d'environ 125 pages. Les souscripteurs qui ont l'honneur de se procurer ce recueil, ont le privilège de l'obtenir le patronage. Le prix de l'ouvrage est de 25 cent. le tiers payable d'avance. Les Souscripteurs doivent être transmis au Secrétaire de l'Évêché de Montréal. J. N. LABELLE, Organiste de la Paroisse de N. D. de Montréal, Montréal, 10 Mai 1851.

PEINTURES, HUILES, ETC. Le soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général et à l'Évêque de l'Ontario qui lui a ouvert un magasin au No. 37, rue St. Paul, où il tiendra constamment un assortiment général des meilleures PEINTURES, HUILES, BROSSES et PINCEAUX, aux plus bas prix, et il espère par sa ponctualité mériter l'encouragement de ses compatriotes et amis. Tous ordres pour ouvrages seront reçus au No. 37, rue St. Paul, ou au No. 16, rue de l'Inspecteur, faubourg des Récollets, et exécutés dans le plus court délai. MICHEL MOSES. Montréal, 13 Mai 1851.

AVIS. NOUVEAU Recueil de 136 cantiques bien choisis et dont le prix est à la portée de tout le monde. Il ne coûte que six sous l'exemplaire. Maintenant à vendre chez J. M. LAMOTHE, Libraire.